

« L'étrange et fabuleux destin du personnage féminin de 50 ans »

Réalité et Fictions

Une rencontre AAFA-Tunnel de la comédienne de 50 ans
en partenariat avec l'ARP et le magazine *Femme Majuscule*

6 janvier 2017, Cinéma des Cinéastes, 7 Avenue de Clichy, 75017 Paris

Retranscription du plateau n°2

Un phénomène d'invisibilité : les raisons inconscientes et collectives

Modération : *Blandine Métayer* et *Catherine Piffaretti*, comédiennes.

P 2- Archétypes et stéréotypes de l'idéal féminin. L'invisibilité de la femme de 50 ans, une double violence.

Thierry Delcourt, médecin-psychiatre et pédopsychiatre, psychothérapeute et psychanalyste. Spécialiste du processus de création artistique et de la créativité existentielle.

P 6- Où sont-elles ? Les enjeux et les mécanismes de l'invisibilisation des femmes à la ménopause dans le paysage audiovisuel français.

Cécile Charlap, docteure en sociologie. Chercheure au CeRIES à l'Université Lille 3. Spécialiste des représentations de la ménopause.

P 8 - Les stars françaises de cinéma renouvellent-elles les modalités de représentation de la sexualité des femmes vieillissantes à l'écran ?

Gwenaëlle Legras, maîtresse de conférences en études cinématographiques à l'Université Bordeaux Montaigne. Spécialiste du vieillissement des stars françaises à l'écran.

P 11- Derrière la caméra

Charlotte Silvera, cinéaste, membre de l'ARP.

Blandine Métayer : Nous accueillons Cécile Charlap, Gwenaëlle Legras, Charlotte Silvera et Thierry Delcourt.

Catherine Piffaretti : Et bien d'abord merci à vous quatre d'avoir accepté d'être parmi nous aujourd'hui. Avec vous quatre, nous allons essayer de comprendre les raisons inconscientes et collectives de l'invisibilisation des femmes de plus de 50 ans dans les fictions.

Blandine Métayer : Voilà ! Et nous allons tout de suite nous tourner vers Thierry Delcourt. Alors... n'y voyez pas une quelconque soumission à la suprématie masculine sur ce plateau à majorité féminine...

Catherine : Ce serait un comble !

Blandine Métayer : Donc, c'est pas un geste inconscient de ma part. Non, c'est juste que, comme on parle d'inconscient, il nous a semblé intéressant d'interroger un psy !
Donc, Thierry Delcourt, vous êtes entre autres, médecin psychiatre, psychothérapeute, psychanalyste, et je voudrais vous demander... pourquoi êtes-vous ici aujourd'hui ?

**Archétypes et stéréotypes de l'idéal féminin.
L'invisibilité de la femme de 50 ans, une double violence.**

*Thierry Delcourt, médecin-psychiatre et pédopsychiatre,
psychothérapeute et psychanalyste.*

Thierry Delcourt : En fait, le psychiatre, comme l'artiste, est un sismographe de la souffrance sociale, mais à travers la souffrance d'un individu.

Cette souffrance, on la trouve à des degrés divers. Et parfois, ça peut juste s'exprimer par le repli et le silence de la dépression.

Il ne s'agit pas de dramatiser le malaise des comédiennes de 50 ans. Une relative invisibilité n'induit pas forcément une souffrance psychique. Il s'agit de faire le constat des dommages collatéraux provoqués par des choix culturels, sociétaux et politiques.

Pour ceux qui ne vivent pas concrètement cette invisibilité, il est facile de la dénier, de renvoyer ce constat au négativisme ambiant, à la déprime ou à la mauvaise foi. Pour eux, il suffirait d'être positive, de se secouer, avec au besoin un coup de pied aux fesses.

Et puis, quoi de plus banal que l'exclusion dans notre société, pas seulement pour les actrices, mais pour toutes les femmes ? Et bien souvent, c'est juste lié à une question d'âge, d'obsolescence, de destin Kleenex qui se conjugue sur tous les registres : le métier, l'amour, le sexe, la politique...

Dans ce marché tendu des comédiennes, on constate une forte décote liée à l'âge et à la moindre modification de l'apparence. Comme pour la cote argus des voitures, la plus petite altération va faire chuter l'offre de rôles.

Catherine Piffaretti : Et alors, vous allez nous dire pourquoi, du coup...

Blandine Métayer et Catherine Piffaretti (ensemble) : D'où vient le problème ?

Catherine Piffaretti : Ça s'appelle de l'écoute, c'est un métier !

Blandine Métayer : Ça fait une semaine qu'on répète.

Thierry Delcourt : À mon avis, c'est un double problème : d'archétype et de stéréotype.

L'archétype relève du fond culturel commun qui nous est plus ou moins inaccessible.

La figure archétypale de la femme nous traverse comme une évidence. Certains la voient même comme l'essence féminine, en écho à l'essence divine ou à la mère nature.

Cette figure mythique est entretenue par ceux qui occupent la place de gardien du temple et de la tradition culturelle et esthétique.

Le stéréotype est différent dans son empreinte psychique et sociétale, mais il se nourrit aussi de la figure archétypale.

Le stéréotype relève avant tout des conditions sociales, politiques et, de plus en plus, économiques et médiatiques.

Il est à l'origine d'un rapport de force qui contraint l'individu à plier face au groupe social. C'est d'ailleurs un thème de fiction très prisé.

Catherine Piffaretti : Donc, Thierry, si on vous suit... l'archétype, c'est la figure mythique de la femme avec un grand « F ». Et le stéréotype, c'est les rôles qu'on nous assigne et qui nous enferment.

Thierry Delcourt : Oui, mais ça n'est pas inscrit dans le marbre. D'ailleurs, les mouvements de femmes agissent toujours pour déconstruire ces représentations archaïques.

Vous savez qu'on continue encore, à notre époque, à discréditer les femmes qui parlent, qui « la ramènent », comme on dit, en les taxant d'hystériques.

Si la contrainte sociale incite à se conformer aux stéréotypes, pour autant, il n'est pas impossible de s'y opposer. Mais il faut savoir que ce n'est pas donné à tout le monde et cela ne va pas sans risques, y compris celui d'être exclu.

Avec leur expérience de la parole et du jeu d'acteur, on pourrait espérer que les artistes et tous ceux qui les entourent soient les mieux placés pour questionner et déconstruire cet ordre des stéréotypes, qu'il s'agisse de la place des femmes ou de toute autre vision sectaire et aliénante du monde.

Blandine Métayer : C'est exactement ce qu'on essaie de faire avec cette rencontre ! Mais à quoi est-ce que les comédiennes se heurtent, d'après vous ?

Thierry Delcourt : Et bien... au centre de la scène, tous les regards se portent sur la comédienne et le moindre détail fait signe.

La charge symbolique de sa présence et le poids de l'imaginaire qu'elle véhicule viennent autant du regard du public que du regard intérieur de l'actrice, dans le rapport intime aux archétypes et aux stéréotypes inscrits profondément en chacun de nous.

Jusque-là, tout reste possible et plutôt joyeux car le jeu d'acteur permet un décodage, une subversion et une déconstruction que le public est bien plus enclin à recevoir que les décideurs culturels pourraient le penser.

Le piège semble autrement plus perfide quand le pouvoir socio-médiatique est aux mains de décideurs économiques qui prétendent définir ce que le public attend en le branchant sur Audimat.

Et là, on ne trouve fatalement que ce que l'on cherche. Le résultat est connu d'avance, compte tenu des prérequis de ces enquêtes.

La visée de ces décideurs dépend de leurs certitudes encore trop souvent aveuglées par des stéréotypes ringards.

On parle toujours de ce que voudrait regarder la « ménagère de 50 ans » et, donc, on continue à vouloir la formater. Dès lors, où et comment une femme trouvera-t-elle les moyens de se dégager d'une telle servitude ?

Il s'agit d'une censure insidieuse, qui ne dit pas son nom. Cette culture prémâchée, avec ses a priori

idéologiques, façonne le spectateur.

En quelque sorte, il y a le prescrit et le proscrit.

En écoutant le constat amer des comédiennes cinquantenaires, il semble qu'elles soient, et les statistiques le prouvent, du côté du proscrit, c'est-à-dire de ce qui n'a plus droit de cité.

À l'opposé de cela, le prescrit, dicté par les prescripteurs, c'est la jeunesse à tout crin et le modèle stéréotypé d'une femme lisse, fine et belle ; bref, c'est une femme à la beauté passe-partout, qui ne se reconnaît pas parmi d'autres, surtout si elle est conforme aux critères de sélection esthétiques standardisés.

Pourtant, si on interroge vraiment le public, sans aucun doute, il aime les gueules, la marque du temps, la force de l'expérience, de l'âge et de la sagesse.

Il me semble que le public n'a jamais exclu de son panel la comédienne de plus de 50 ans, dès lors qu'elle s'engage avec son énergie et sa singularité dans son jeu d'acteur.

Catherine Piffaretti : On est d'accord, mais alors pourquoi les exclure ?

Blandine Métayer : Oui pourquoi priver le public d'un jeu expérimenté, typé ?

Thierry Delcourt : Pour être concret, je vous propose de faire la distinction entre *l'objet-femme* en tant que figure archétypale, et *la femme-objet* en tant que stéréotype.

L'objet-femme est le produit d'un ensemble de représentations inconscientes.

C'est en quelque sorte un objet virtuel préfiguré, inscrit non pas dans nos gènes, mais dans la matrice de notre imaginaire. Chacun désire retrouver cet objet plus ou moins fétiche dans son environnement. S'il le retrouve, c'est la passion, mais il est toujours possible de s'accommoder de certaines variations à condition de pouvoir s'accrocher à un détail significatif.

Mais, parfois, le moindre écart par rapport au modèle peut conduire à le récuser. La marque de l'âge est un de ces écarts qui peut s'avérer rédhibitoire.

La femme-objet, bien qu'étroitement liée à *l'objet-femme*, est le produit consommable stéréotypé d'un groupe social, plus spécifiquement masculin, mais pas seulement.

Ce produit varie en fonction des critères d'un groupe social défini.

S'il est consommable, le produit *femme-objet* est aussi jetable. Il peut même faire l'objet d'une obsolescence programmée. La conformité au modèle y est beaucoup plus rigide que pour l'archétype.

Autant la référence archétypale *objet-femme* vaut pour tous dans une culture donnée, autant la catégorie stéréotypée *femme-objet* est avant tout référée aux critères du mâle, à sa domination et à ses visées prédatrices.

Catherine Piffaretti : Ok. Alors Thierry, *l'objet-femme*, c'est l'archétype, et la *femme-objet*, c'est le stéréotype. Et la comédienne, elle est où dans tout ça ?

Thierry Delcourt : Et bien, c'est là où règne la plus grande confusion, puisque la comédienne incarne l'archétype *objet-femme*, que ce soit à travers certains rôles qui lui sont confiés ou, surtout, par la place qu'elle occupe au centre de la scène, sous les projecteurs.

Or, pour ces mêmes raisons, elle est aussi soumise au marché en tant que *femme-objet*. Elle est offerte au regard et aux fantasmes du spectateur. Et ce spectateur est façonné par cet objet stéréotypé qu'on lui impose. Et la boucle est bouclée !

Blandine Métayer : C'est la loi du marché quoi ?

Thierry Delcourt : Oui, et j'ai précisément noté ce qu'une patiente m'avait relaté. Le producteur, un ami, lui avait répondu habilement quand elle avait insisté : « *Comprenez-moi, chère amie, ce n'est pas vous le problème, vous savez comme je vous apprécie, mais c'est la loi du marché, et ça ne dépend plus de moi ; pour ce rôle, on sait que les spectateurs souhaitent voir une femme un peu plus jeune que vous.* »

Elle ne comprenait pas pourquoi il ne lui avait pas donné un rôle de femme mûre dans une série, comme il le lui avait promis.

Le producteur lui a barré l'accès à un rôle qui devait lui revenir. En cela, il a opéré une discrimination à l'insu de son plein gré (on peut lui accorder cela), car son choix est programmé sur des critères standard en lien avec ces stéréotypes.

Cette comédienne a donc subi une double violence :

– celle d'un refus mal argumenté sur son âge et ce qui s'en dévoilerait à l'écran

– et sa conséquence, ce pourquoi elle consulte : la violence d'un miroir qui lui renvoie l'altération de son image car, désormais, sa vision est biaisée par ce rejet qui la conduit à se déprécier.

Catherine Piffaretti : Et au niveau des fictions, qu'est-ce que vous observez ?

Thierry Delcourt : Je trouve qu'on fait trop souvent le choix d'un narcissisme de pacotille qui ne repose que sur l'apparence afin de faciliter une identification à bon compte du spectateur.

On rend le public paresseux. C'est la clé du succès des fictions à la chaîne. On offre au spectateur, en quelque sorte, de se glisser sans effort dans la peau d'un personnage qui incarne un stéréotype lisible, accessible et le plus séduisant possible.

Autrement dit, il s'agit aussi, pour le choix d'une actrice, de faire coller au plus juste *la femme-objet* à *l'objet-femme*, le stéréotype à l'archétype, le projet étant que la fiction plaise, qu'elle soit addictive, qu'elle rapporte et qu'elle devienne, si possible, une saga ou une série-culte.

Blandine Métayer : Oui, mais le combat est-il perdu d'avance ?

Thierry Delcourt : Non, bien entendu, à condition qu'une réflexion de fond accompagne la lutte, y compris auprès des jeunes femmes qui enfourchent trop facilement les stéréotypes que leurs aînées ont mis des dizaines d'années à démonter. Ce combat est celui de tous les progressistes. Ce n'est pas que l'affaire des femmes cinquantenaires.

Ces femmes qui restent belles, parfois plus belles encore, mais là n'est pas le problème, détiennent aussi des richesses qui ne passent pas que par l'apparence, et surtout pas par le jeunisme effréné auquel on voudrait les épingle.

Attaquer ces stéréotypes, c'est une lutte légitime et prioritaire face à la discrimination, et merci de vous mobiliser... Ça me fera moins de travail en tant que psychiatre !

Mais, plus difficile, il s'agit de déconstruire et de refonder les archétypes qui sont tout aussi aliénants, grâce à un travail de fond individuel, de chacun et de chacune, et ce, dès la plus tendre enfance, et même dès le premier tunnel où on s'engage, celui de la naissance.

Blandine Métayer : Merci.

Catherine Piffaretti : Merci beaucoup Thierry. C'est très éclairant.

Et je me tourne tout de suite vers Cécile Charlap. Bonjour Cécile. Vous êtes sociologue. Vous êtes chercheuse, et vous êtes spécialiste des représentations de la ménopause. Alors j'ai envie de demander, comme à Thierry : « Pourquoi êtes-vous avec nous aujourd'hui ? »

Où sont-elles ? Les enjeux et les mécanismes de l'invisibilisation des femmes à la ménopause dans le paysage audiovisuel français.

Cécile Charlap, docteure en sociologie. Checheure au CeRIES à l'Université Lille 3. Spécialiste des représentations de la ménopause.

Cécile Charlap : D'abord, je voudrais vous dire que je suis très heureuse de participer à cet événement qui aborde la question de l'invisibilisation des femmes de 50 ans dans le paysage audiovisuel français, parce que c'est un sujet qui, a priori, pourrait sembler ne concerner que le champ de la production, des fictions et des films et n'intéresser que le sort des comédiennes. Or, il n'en est rien. Et cette invisibilisation, ses enjeux et ses effets, sont des phénomènes qui traversent notre société et touchent toutes les femmes et impliquent tous les hommes. Pourquoi ? Parce que ce phénomène d'invisibilisation est un révélateur de ce que nous, sociologues, appelons les rapports sociaux de sexe qui sont à l'œuvre dans notre contexte social, c'est-à-dire les rapports de domination qui produisent une hiérarchie entre les sexes, et donc questionner l'invisibilisation des femmes de 50 ans dans les fictions et le cinéma, c'est en fait ouvrir la porte des rapports de domination entre hommes et femmes qui se font au détriment de ces dernières en les subordonnant et en les invisibilisant. Cette question de l'invisibilisation des femmes de 50 ans, je m'y intéresse à partir de la perspective qui est la mienne et qui aborde le corps, et, plus précisément, la ménopause. Puisque je m'intéresse à ce qu'on appelle la construction sociale de la ménopause, c'est-à-dire aux représentations sociales qui sont associées à la ménopause et aux femmes ménopausées, aux imaginaires, aux valeurs et aux normes qui sont associés. C'est à partir de cette focale-là que je m'insère dans votre questionnement.

Catherine Piffaretti : Donc, pour résumer, Cécile, pour vous, c'est la faute à la ménop ?

Cécile Charlap : On peut dire que les représentations sociales de la ménopause sont en jeu. Et, pour introduire mon propos, je vais partir d'une petite anecdote. En mai 2014, la chaîne de télévision France 2 diffusait un téléfilm intitulé *Un si joli mensonge*, dont le scénario mettait en scène une femme ménopausée, Christine, qui était incarnée par l'actrice Corinne Touzet. Christine, âgée de 50 ans, ménopausée, faisait face au désir d'enfant de son nouveau compagnon, auquel elle n'avait pas révélé son statut de femme stérile, son statut de femme ménopausée. Au-delà du scénario, ce qui m'a intéressée plus particulièrement, c'est le fait que, quelque temps après la diffusion du téléfilm, Corinne Touzet expliquait dans un magazine, je la cite : « *Que ce soit clair ! Je ne suis pas ménopausée !* » J'avoue que voir un titre dans la presse sur Internet : « *Corinne Touzet, ménopausée !* » était un raccourci assez violent ! Que Corinne Touzet éprouve le besoin de signaler publiquement qu'elle n'est pas ménopausée et qu'elle a subi une forme de violence – avoir son nom associé à la ménopause – m'a semblé tout à fait significatif. Ce qui pourrait paraître une petite anecdote est un concentré des enjeux qui sous-tendent les représentations sociales de entre guillemets « la femme de 50 ans ».

Blandine Métayer : Mais, concrètement, pour vous, elle vous dit quoi cette anecdote ?

Cécile Charlap : Quand on analyse avec les outils de la sociologie la réaction de l'actrice, qui associe directement « ménopause » et « violence », on comprend que cette réaction, implique des significations et des représentations sociales qui mettent en jeu la physiologie féminine et les rapports de domination, et en fait les corps masculins et féminins, de même que les physiologies masculines et féminines, sont prises dans les rapports de domination entre les sexes et vont constituer des enjeux. Pour ce qui est plus précisément du corps et de la physiologie féminine, au corps féminin jeune et fécond sont associées certaines représentations sociales et certaines valeurs qui vont lui assurer une certaine place dans l'espace du visible et du dicible, tandis qu'au corps

féminin vieillissant et stérile vont être associées d'autres représentations, d'autres valeurs, qui vont lui valoir une autre place. En termes de représentation, certaines places vont donc être associées aux femmes en fonction de leur statut physiologique. Alors, qu'est-ce que ce mécanisme nous dit ? Il nous dit que la ménopause, loin de ne constituer qu'un processus physiologique et entre guillemets « naturel », et bien cela va mettre en jeu des représentations sociales précises. Et comme toute représentation, elles varient selon les contextes culturels et sociaux. Et, dans certaines sociétés, la ménopause est vécue comme un accomplissement par les femmes, elle est conçue comme une entrée dans un temps de maturité, valorisé, et c'est à partir de la ménopause que les femmes acquièrent un statut valorisé dans l'espace social et qu'elles peuvent endosser des fonctions de pouvoir.

Catherine Piffaretti : Parce que, chez nous, c'est pas pareil ?

Cécile Charlap : Non ! Dans notre contexte social, la ménopause est pensée dans le registre médical, et, quand on étudie les discours médicaux qui fondent notre compréhension de la ménopause, on voit qu'elle est associée à des symptômes pathologiques. Si je dis ménopause, l'individu occidental pense de manière automatique aux bouffées de chaleur. La ménopause est associée à la déficience, la déficience hormonale, la perte du pouvoir d'enfanter, le passage de la fécondité à la stérilité, qui n'est pas du tout pensé comme une simple transformation mais une perte de capacité. La ménopause est même associée à une sorte de dégénérescence, un corps qui vieillit, dans un processus qui est construit non pas comme une transformation, mais une involution. Et cette construction sociale de la ménopause est ce qui nourrit nos représentations. On comprend donc que le corps féminin à la cinquantaine n'est pas un corps associé à des représentations positives, légitimées, habilitantes, mais à des représentations négatives et excluantes et le récit de la ménopause lui-même est très rarement mobilisé comme un ressort de production audiovisuelle, et, quand il l'est, c'est souvent pour être tourné en ridicule, puisqu'une des figures de la femme ménopausée dans la cinquantaine, c'est bien sûr celle qui subit des bouffées de chaleur, on pense à *Sex and the City 2*... Et le téléfilm *Un si joli mensonge* constitue une très rare mobilisation de la ménopause comme trame d'un scénario, ce qui est notable. Plus largement, au-delà du récit de la ménopause, les représentations sociales associées à la ménopause, particulièrement négatives, entretiennent l'invisibilisation des femmes dans les productions audiovisuelles et elles nourrissent ce tunnel des 50. Je pense que si un Indien Guayaki regardait nos productions audiovisuelles, il se dirait : « *Ces occidentaux, ils aiment des histoires avec des femmes jeunes et fécondes, dont ils montrent beaucoup le corps, dont ils célèbrent la beauté et la vigueur et dont ils valorisent la fécondité. Ils aiment aussi, mais bon quand même déjà moins, les histoires avec des femmes beaucoup plus âgées, stériles, dont ils cachent les corps, mais dont ils célèbrent les qualités de grand-mères et valorisent une certaine sagesse. Mais ils n'aiment pas beaucoup les femmes entre les deux.* »

Blandine Métayer : Ah bah oui ! On y est, là ! Le fameux entre-deux âges. En plein dans le Tunnel !

Cécile Charlap : Oui, et ce que remarque cet Indien Guayaki, amateur d'audiovisuel français, c'est cette implacable porte qui se ferme au nez de la représentation des femmes dans les productions de télévision et les films à partir de la cinquantaine ; porte qui s'ouvrira quelque peu après 60-65 ans. En fait, dans les représentations sociales, la femme dans la cinquantaine est perçue comme une figure de l'entre-deux. Entre deux âges, jeune-vieille, entre deux catégories, féconde et stérile. Elle n'est plus assez jeune pour endosser la figure légitime et désirable de femme féconde, mais elle n'est pas encore assez vieille pour prendre le costume de grand-mère. Elle est dans ce passage inquiétant du point de vue des représentations, le passage du corps fécond au corps stérile, le passage d'une sexualité légitime à une sexualité qui l'est beaucoup moins. De ce fait, en quelque sorte, elle est perçue comme inclassable et largement exclue des représentations du monde social

que sont les séries télé et les films. Donc, en fait, ce qu'on touche du doigt ici, vous l'avez compris, ce sont des questions de fécondité, de sexualité et de vieillissement, des questions qui sont pensées, perçues et présentées de manière tout à fait inégalitaire entre les sexes.

Catherine Piffaretti : Donc, ni mère, ni amante, ni grand-mère ? Et pour les hommes ? C'est différent ?

Cécile Charlap : Oui ! Le corps des hommes, leur fécondité, ne constitue pas l'enjeu déterminant de leur place et de leur visibilité dans l'espace social. Les femmes, elles, sont renvoyées à ces attributs et très largement déterminées par eux. Et les productions audiovisuelles, qui mettent en lumière des femmes fécondes et invisibilisent les femmes à la période de la ménopause, nous rappellent que le féminin, au contraire du masculin, est défini à partir de la fécondité dans notre société, et, dès lors que cette fécondité n'est plus d'actualité, les femmes trouvent bien moins de places légitimes dans l'espace de ces productions audiovisuelles qui ne font en fait que reprendre l'ordre des représentations sociales.

Blandine Métayer : Donc, le fameux *objet-femme-femme-objet* dont parlait Thierry tout à l'heure.

Cécile : Oui, et, de même, alors que le vieillissement constitue une transformation qui va connoter négativement une femme, il en va différemment pour les hommes, et sur ce point j'ai trouvé intéressant ce que disait récemment Tonie Marshall au sujet d'un film qu'elle est en train de tourner et qui portera sur la place des femmes dans les entreprises. Elle nous dit : « *Le pouvoir est occupé par des mâles blancs de 50 ans.* » Et cette place prépondérante des hommes dans les champs du pouvoir est tout à fait illustrée dans les productions audiovisuelles d'où l'homme de 50 ans n'est pas du tout exclu, bien au contraire. Aussi, face au Tunnel des 50 que vivent les femmes, il y a l'exposition des hommes au même âge.

Catherine Piffaretti : Et vous auriez des exemples de séries à nous donner ?

Cécile Charlap : Oui, c'est là où on voit que cette situation n'est pas un destin ; c'est pour cela que je suis très heureuse d'être là ce matin et que je trouve très important ce que vous faites. Cette invisibilisation n'a rien d'un destin, on le voit par exemple avec la création de personnages tels que Claire Underwood dans *House of Cards* qui, pour contrer les bouffées de chaleur de la ménopause, se met dans son frigidaire. Enfin, elle l'ouvre en tout cas très grand ! Ou encore Vivienne Deering et Catherine Cawood dans les séries britanniques telles que *No Offence* et *Happy Valley*. Ces créations de personnages, l'engouement pour ces personnages, montrent qu'il est possible pour une femme ménopausée non seulement de pas être assignée au Tunnel des 50, mais encore plus de passionner les téléspectateurs.

Catherine Piffaretti : Prenez-en de la graine, amis scénaristes ! Merci beaucoup Cécile ! Bien, nous avons parlé physiologie, nous avons parlé ménopause, et si on parlait sexe maintenant !

Les stars françaises de cinéma renouvellent-elles les modalités de représentation de la sexualité des femmes vieillissantes à l'écran ?

*Gwenaëlle Legras, maîtresse de conférences en
études cinématographiques à l'Université Bordeaux Montaigne.
Spécialiste du vieillissement des stars françaises à l'écran.*

Blandine Métayer : On va surtout parler, là maintenant, de la sexualité des stars françaises de plus de 50 ans à l'écran. Alors, je me tourne vers Gwenaëlle Le Gras. Vous êtes maîtresse de conférence en étude cinématographique et spécialiste du vieillissement des stars françaises à l'écran ! Alors

Gwénaëlle, pour les stars féminines françaises, ça se passe comment ?

Gwénaëlle Le Gras : Alors, rapidement, félicitations pour cette initiative déjà !

Catherine Piffaretti : Merci.

Gwénaëlle Le Gras : Alors, on l'a vu, le vieillissement est toujours plus délicat et pénalisant pour une actrice que pour un acteur. Cette inégalité est toujours d'actualité pour l'ensemble des actrices, comme le montre la création de ce Tunnel de la comédienne de 50 ans, après la création par Macha Méril des Cinquantièmes Jubilantes lors du cinquantième Festival de Cannes en 1997, pour rappel. Mais le cas particulier des stars permet d'interroger les rares représentations qui existent ou contournent ce moment pour sortir des traditionnels emplois féminins, uniquement définis par rapport à une fonction biologique et familiale et évacués le plus souvent à la marge du récit. On retrouve des caractéristiques présentes dans les périodes antérieures, une vision tragique, perverse ou névrotique de la sexualité, ou tout du moins des pulsions et des attachements des femmes vieillissantes, jusqu'au suicide des héroïnes. On pense aux *Voleurs*, où le film propose de manière quasi inédite un couple lesbien cumulé avec un grand écart d'âge ; dans *Sous le sable*, folie et vision s'empare de l'héroïne ; suicide et jeux sadomasochistes, incestueux, émaillent l'âpre *Ma Mère* de Christophe Honoré, etc., etc. La représentation culturelle dépréciative et masochiste traditionnellement associée aux actrices vieillissantes dont la beauté passée ne peut que muer en monstruosité physique et morale, difformité, infirmité et troubles, est donc toujours opérationnelle sous des apparences renouvelées dans le cinéma d'auteur contemporain qui donne souvent toute sa force au récit culturel du vieillissement comme déclin.

Catherine Piffaretti : Ça donne envie !

Gwénaëlle Le Gras : Une autre caractéristique était déjà présente, antérieurement : l'écart d'âge au sein des couples. Catherine Deneuve, Charlotte Rampling, Nathalie Baye, Fanny Ardant comme Isabelle Huppert ont toutes bénéficié, arrivées à une certaine renommée, de partenaires beaucoup plus jeunes. C'est une véritable constante des stars et vedettes vieillissantes, qui met au jour, au-delà de toute dimension genrée, l'articulation entre âge et pouvoir, et pouvoir social ou économique, pour les personnages comme pour les actrices.

Catherine Piffaretti : Donc, en gros, ce que vous nous dites, Gwénaëlle, c'est que ce qui fait la différence entre les stars et les autres actrices, c'est le pouvoir ? Et que c'est uniquement parce qu'elles sont bankable qu'elles ont le droit d'avoir un mec plus jeune ?

Gwénaëlle Le Gras : En gros oui, effectivement ! On peut faire l'hypothèse que le prestige économique ET cinéphilique au cinéma – dû au contexte culturel français qui fait peser la cinéphilie de tout son poids –, ce prestige économique et cinéphilique des actrices, aurait tendance à primer sur leur date de péremption, à la condition d'avoir atteint un statut d'icône dans leur jeunesse et de rester star ou vedette en vieillissant. Car, actuellement, les actrices peuvent difficilement prétendre à des rôles impliquant des histoires d'amour avec des hommes plus jeunes là où l'inverse n'a jamais posé problème. On touche ici aux limites du pouvoir de renouvellement des représentations de vieillissement de ces stars, qui bénéficient d'un traitement enviable, parce qu'elles sont stars, donc extraordinaires, exceptionnelles, mais peuvent aussi servir d'alibi face à la minorité invisible que représentent les femmes de plus de 50 ans dans les fictions.

L'écart d'âge donne aussi lieu à une régénération thématique avec l'apparition des relations tarifées explicites. Par exemple, Nathalie Baye dans *La Californie*, *Le Prix à payer* ou *Cliente* ; Charlotte Rampling dans *Vers le Sud*. Dans ce film, le personnage incarné par Rampling aspire à retarder l'invisibilité sociale à laquelle elle se sait condamnée : Haïti est représenté comme un lieu de civilisation différente où l'on peut se soustraire à la culture occidentale âgiste, mais d'une manière

éphémère, car dépendante d'un rapport socio-économique qui est favorable aux Occidentales et à ce néo-colonialisme sexuel.

Blandine Métayer : Donc, le pouvoir et l'argent toujours. Mais, physiquement, ça se passe comment ?

Gwénaëlle Le Gras : Alors, on revient à cette question : l'idéal de beauté de la jeunesse, seul standard d'attractivité valorisé pour les femmes, les exhorte à simuler une apparence jeune, à masquer leurs cheveux blancs, à normaliser leur visage par la chirurgie (Adjani, Baye ou Deneuve), quitte à retomber dans le grotesque à un certain stade. Si le tabou de la sexualité des femmes vieillissantes est lentement décomposé, les corps dénudés restent encore relativement prohibés, en comparaison de ceux des jeunes actrices. Excepté quelques actrices au corps encore svelte et ferme, qui justement se dénudaient dans leur jeunesse, les corps sexualisés acceptables pour une large audience ne sont visibles que partiellement ou couverts par les draps : Rampling, Huppert et Baye apparaissent nues et sans honte de leur pouvoir de séduction, mais correspondent toutes au même type de silhouette fine et menue, presque adolescente, qui ne les font pas paraître leur âge. Et j'ajouterai juste une anecdote, pour rebondir sur celle liée à Corinne Touzet : il suffit de penser à une réplique prononcée par Isabelle Huppert dans *Elle* qui refuse un rendez-vous avec son amant parce qu'elle a ses règles. Bon, le rôle n'a pas été écrit pour elle, mais on est exactement dans le même type d'exemple, mais inversé puisque Huppert est vraisemblablement ménopausée.

Cette silhouette fine et menue valorise une norme de jeunesse, mais aussi une condition sociale aisée inscrite dans leur chair. Ceci transparaît également dans le look vestimentaire : que l'on pense aux critiques qui ont longuement parlé du look jeune et décontracté de Fanny Ardant dans *Les Beaux Jours*, ce qui peut donner aussi lieu, à l'extrême, à un renouvellement de la représentation culturelle dépréciative du vieillissement, comme le fait encore une fois Isabelle Huppert, en personnifiant, à 56 ans, le fantasme de l'écolière dans *Sans queue ni tête*.

Catherine Piffaretti : Et pour celles qui ne rentrent plus dans le 36-38, ça se passe comment ?

Gwénaëlle Le Gras : Eh bien ! Pour autant, quand même, les corps alourdis, difformes, qui ne correspondent plus aux normes idéalisées de jeunesse et de classe supérieure sont rares. Et, en dehors de Balasko, Deneuve est une des seules à avoir franchi ce cap ces dernières années dans un registre sérieux. Alors, effectivement, par rapport à l'exemple de Deneuve, elle rejoint l'exception Signoret dans sa manière d'investir son corps vieillissant comme anticorps aux normes sociales et culturelles d'âge, ce qui n'exclut pas chez elle un rapport schizophrénique entre visage et corps. Euh... bon ! Et elle rejoint, le modèle de Signoret, ce modèle corporel, à un âge beaucoup plus avancé, et en continuant à plus de 70 ans à incarner des personnages sexuellement actifs, audace qui s'invite jusqu'à la dernière cérémonie d'ouverture du Festival de Cannes où, acclamée par une standing ovation, elle est apparue pour embrasser Laurent Laffitte.

Donc elle contribue à sa manière à ouvrir la voie à ses consœurs en assumant ses rondeurs de l'âge, comme le fait Rampling en acceptant les rides de son visage.

Blandine Métayer : Ça voudrait dire que les choses commencent à bouger ?

Gwénaëlle Le Gras : Eh bien... la période contemporaine n'a pas fait disparaître les représentations grotesques, mais, si elles gardent une dimension misérabiliste, elles n'ont plus d'arrière-plan tragique. On peut penser au délire surréaliste, mais jovial, du *Tout Nouveau Testament*, la vie dissolue du duo d'*Absolument Fabuleux* ou le passage éthylique dans *Elle s'en va*, qui ne sert qu'à révéler un nouveau thème et genre en soi du cinéma français : la femme vieillissante qui fugue, qui n'en peut plus de sa famille, qui se met en quête d'une nouvelle vie, après le couple, après les enfants, après la ménopause, et cette situation donne lieu dans ces moments de rupture, à de nouvelles premières fois, qui renouvellent et rejuvénissent cette étape de

vie et la rendent intéressante dans le cinéma. C'est la réalisation d'un fantasme dans *Une liaison pornographique*, toutes les questions premières fois que pose l'une des pensionnaires dans *Les Beaux Jours*. Première panne sexuelle, premier poil blanc, etc. Premier rapport tarifé dans *L'un reste, l'autre part*. Redécouverte sexuelle d'un couple de retraités dans *Peindre ou faire l'amour* ou résurrection de *Lulu femme nue*, au gré d'un road-movie initiatique auquel *Elle s'en va* fait écho, etc., etc.

En définitive, le cinéma contemporain accorde enfin une place aux amours qui ne seront plus hors normes, en valorisant des couples sans écart d'âge, ce qui finalement est la véritable transgression par rapport à la sexualité des femmes vieillissantes, si l'on pense au contre-modèle, au couple misérabiliste formé par Gabin et Signoret dans *Le Chat*.

Blandine Métayer : Donc de nouvelles perspectives voient le jour !

Gwénaëlle Le Gras : Alors, actuellement, les stars et vedettes vieillissantes du cinéma français opèrent un travail identitaire renégocié dans une certaine limite, car elles sont peu représentatives de la diversité sociale. La plupart incarnent, le plus souvent, des femmes blanches des classes moyennes ou bourgeoises, et hétérosexuelles. Mais elles mettent au jour les différences entre les femmes qui vieillissent selon divers modes et la femme éternellement jeune. Elles dénaturent l'âge en proposant des représentations sexuées, qui distinguent ou brouillent âge chronologique, âge social et âge physiologique.

Catherine Piffaretti : Donc, en gros, si l'on vous entend bien Gwénaëlle, les stars servent d'alibis pour masquer le tunnel parce qu'elles proposent une représentation brouillée de la femme de plus de 50 ans, mais, cela dit, ce faisant, elles permettent quand même un petit peu de progresser.

Gwénaëlle Le Gras : Alors oui, de plus en plus, les actrices françaises d'un certain renom, qui, espérons le, feront bouger les lignes pour l'ensemble des actrices, peuvent donc proposer une alternative aux normes de genre et d'âge, une résistance aux représentations uniques des corps en étant des sujets, et j'insiste sur « sujet », autonome, sexué, souvent suite à une crise qui leur donne une capacité d'agir, de se départir des conventions, pour réécrire de nouveaux modèles.

Blandine Métayer : Oui ! Encore faut-il que les autres actrices puissent s'emparer de ces nouveaux modèles et que ceux-ci ne restent pas uniquement dévolus à quelques stars alibis ?

Gwénaëlle Le Gras : Absolument, d'autant que le rapport du CNC portant sur l'évolution du public du cinéma en France entre 1993 et 2015 montre que les plus de 50 ans composent la tranche d'âge dont la progression est la plus importante. La fréquentation cinématographique concerne ainsi de plus en plus de seniors, au point qu'ils constituent maintenant, depuis 2010, la part la plus importante du public et des entrées. C'est un élément à ne pas négliger dans la visibilité accrue des stars vieillissantes, et la thématique du vieillissement et de la sexualité dans les films français, d'autant que certains de ces films font partie des films, des quelques rares films, rentables en salle. Trois exemples : *Les Beaux Jours*, *Paulette* et *Si on vivait tous ensemble*.

Blandine Métayer : Eh bien merci ! Merci Gwénaëlle.

Catherine Piffaretti : Merci beaucoup Gwénaëlle.

Derrière la caméra

Charlotte Silvera, cinéaste, membre de l'ARP

Blandine Métayer : Alors, nous étions avec les stars devant la caméra. Nous allons passer

maintenant derrière la caméra avec Charlotte Silvera. Je me tourne donc vers vous, qui êtes réalisatrice et scénariste pour le cinéma et la télévision. Pour mémoire : *Louise l'insoumise*, *C'est la tangente que je préfère*, *Prisonnières*, *Escalade*, ou encore *Les filles, personne s'en méfie*. Alors, pourquoi avoir répondu présente à notre appel pour cette rencontre ?

Charlotte Silvera : Et bien parce que... d'abord parce qu'on fait le même métier. On est dans le même bateau.

Catherine Piffaretti : On rame !

Charlotte Silvera : Voilà, je dis toujours, quand on me demande comment je vais : je me fais les muscles pour ...

Catherine Piffaretti : Ramer !

Charlotte Silvera : Parce qu'on fait le même métier et que le combat des femmes a toujours été le mien depuis que j'ai 17-18 ans et que je filme. Alors, je ne suis pas du tout comme vous, des intellectuelles de votre profession, je suis auteure et réalisatrice. J'ai écrit des trucs que je vais lire parce que je sais répondre à des questions après la projection de mes films, mais pas dans ce genre de situation. Je voulais dire que, d'une certaine façon, vous avez de la chance de pouvoir évoquer l'injustice absolue entre les hommes et les femmes à partir de 50 ans. Car, dans nos métiers de l'ombre, nous, les techniciennes, les auteures, scénaristes, réalisatrices, il n'est pas une fois où je ne me fais pas reprendre par mes confrères, et plus curieusement par mes consœurs, qui affirment avec aplomb que les hommes dans ces métiers de l'ombre souffrent exactement de la même discrimination d'âge que les femmes. Et c'est vrai ! Et c'est vrai qu'ils me le disent ...

Catherine Piffaretti : Merci de préciser !

Charlotte Silvera : Mais c'est vrai qu'ils me le disent... Vous n'avez pas idée ! Bon ! Alors ça m'agaçait, comme je disais à Mélissa, la sociologue. Dans ces métiers de l'ombre, on vit beaucoup tout seul, soit à écrire, soit à chercher de l'argent, soit à contacter des comédiens, par des directrices de casting bien talentueuses comme Françoise, et j'en avais assez du déni de cette discrimination. Et ça m'a pris récemment. Je me suis lancée dans des recherches, que Sylvie Pierre-Brossolette, du CSA, m'a bien aidée à faire. Je lui ai demandé si je pouvais avoir accès à la liste des films sur trois années, 2013, 2014, 2015, des films qui passaient sur le service public, France Télévisions. Ce n'est pas que France 2, France 3... C'est France 2, France 3, France 4, France 5, France Ô, d'accord ? J'ai eu accès à ça ! Je subodorais que c'était compliqué et que le différentiel allait être considérable. Alors accrochez-vous : sur 1464 films diffusés sur ces trois années-là sur France Télévisions, 65 sont l'œuvre de femmes. Au cinéma, hein ? Je ne parle pas de l'audiovisuel et des séries, ce qui n'est pas vraiment mon domaine. Cela veut dire que c'était à peu près 4,15 %. À la suite de cette recherche, je me suis approchée de Muriel Couton qui faisait cette enquête au sein de la SACD, et que je vous recommande, c'est absolument incroyable.

Catherine Piffaretti : Et vous avez les petits *booklets* à la sortie si vous voulez les prendre avec vous.

Charlotte Silvera : Ah c'est formidable ! Et bien, on est bien loin d'un pouvoir à 50 % exercé par les mâles blancs. Très loin ! Pour ce qui concerne les instituts, les instituts culturels, le théâtre, l'opéra, cela avoisine 80 % de pouvoir détenu par les hommes, vous imaginez ? 60 % dans l'audiovisuel et à la direction des antennes du service public puisque, comme vous savez, il y a Véronique Cayla sur Arte et Delphine Ernotte à France Télévisions. Tout à l'heure, on parlait

d'alibis, je sais pas si c'est le cas ? Ça a fait baisser à 30 % le pourcentage d'hommes à la tête de grandes entreprises audiovisuelles.

Alors que, et j'insiste sur ça, les entreprises culturelles – vous voyez ce que je veux dire : les institutions, les lieux à la fois de production, de création comme de diffusion, de distribution, de transmission de toutes les œuvres – sont les lieux mêmes qui pour moi sont la chose la plus importante pour l'éducation, l'innovation et la transmission de nouvelles images qui iront combattre les stéréotypes dont vous avez très bien parlé, mieux que moi en tout cas. Je veux simplement, parce que je veux être positive ce matin, ajouter que, dans le coffret des Césars, nous avons la production française 2016. Donc, en vue de ce débat, j'ai calculé que, sur 235 films français (je ne fais pas de discrimination, mais c'est comme cela), 235 films français sont sortis sur nos écrans, et bien quand même cette année, et c'est notable, il y a 22 % de femmes cinéastes, alors que dans l'étude qu'ont faite Muriel Couton et ses équipes de la SACD que je salue encore, en 2015, elles n'étaient que 14 % ; on a gagné ces fameux 8 %.

Catherine Piffaretti : Dans *L'Embellie* en 1995 avec Line Renaud et Jean Pierre Cassel, tu racontais l'histoire d'amour entre une femme et un homme de plus de 50 ans. À l'époque, le film avait reçu un fort succès d'audience, ce qui nous prouve bien que le public répond présent quand on lui propose des histoires de ce genre.

Charlotte Silvera : Écoutez, je vais faire encore plus simple, puisque je vais gagner du temps pour la troisième table ronde. Je vais vous dire tout ce que je pense. Et ça va être deux mots.

J'ai combattu, je l'ai su après coup – c'était pas le but d'une œuvre de fiction – nombre de tabous. Mon premier film, *Louise l'insoumise*, était, en 1984, le premier film dont l'héroïne était une petite fille, que les critiques n'ont pas pu s'empêcher d'appeler la petite sœur d'Antoine Doinel. Bon ! First. Ce film combattait les tabous religieux. Ensuite, j'ai fait un film qui s'appelle *C'est la tangente que je préfère*, d'accord, où j'ai montré que les mathématiques n'avaient pas de sexe : deuxième tabou. Enfin en 1995, grâce à Didier Decoin qui avait cette volonté absolue... Il me donne un scénario à réécrire. Il me dit : « Fais-moi Brève Rencontre. » Je ne me sentais pas capable de faire *Brève Rencontre* ; c'était complètement dingue, c'est mon film préféré. Il me dit : « Fais-le ! » J'ai fait, écrit – je ne sais pas, j'étais habitée – en trois semaines un scénario que je lui ai remis sur une histoire d'amour de deux personnes âgées, les fameux seniors. Il s'agissait de Line Renaud et de Jean-Pierre Cassel. Line Renaud se déshabille, se regarde dans un miroir, se tourne comme ça – j'ai pas tout filmé évidemment. Elle était tombée amoureuse d'un homme en maison de retraite – qui a parlé de la maison de retraite tout à l'heure ? J'avais été filmer dans votre maison de retraite, celle des acteurs. Elle vivait une histoire d'amour avec un homme de son âge. Euh... j'avais écrit le rôle pour Laurent Terzieff, qui malheureusement était au théâtre, n'a pas pu le tourner et donc je tourne avec Jean-Pierre Cassel et je dis à Jean-Pierre : « Mais Jean-Pierre, tu es trop jeune pour le rôle, tu peux pas ! (En 1995.) Tu peux pas le faire et moi je ne maquille pas les acteurs pour les faire vieillir. » Tout le monde a insisté, la chaîne, la productrice : « Allez, c'est Jean-Pierre. » Et j'ai passé mon temps à vieillir Jean-Pierre Cassel dans le débit de sa parole, le voûtement de son corps, etc. Il m'en a beaucoup voulu et, à chaque fois que je disais « Coupez », il attrapait un pied de... projecteur d'éclairage, pour faire des claquettes et me montrer qu'il n'avait pas l'âge du rôle. Et ce cher Jean-Pierre Cassel, en 2008, racontait la même histoire, dans un film de Jérôme Foulon, cette fois avec Françoise Fabian. Et je lui ai dit : « Tu vois Jean-Pierre, maintenant tu as l'âge ! »

Catherine Piffaretti : Charlotte ! Juste une dernière chose et très, très rapidement. Tu ne voulais pas rester sur un constat, tu voulais proposer quelque chose.

Charlotte Silvera : Voilà ! Voilà !

Catherine Piffaretti : Mais vite, vite, vite ! Parce que je vais me faire tuer sinon, regarde, elles attendent !

Charlotte Silvera : Je suis la seule la plus bavarde, je suis la méditerranéenne, alors...

Catherine Piffaretti : Eh bien justement !

Charlotte Silvera : Puisque c'est comme cela, alors... Alors voilà ! Depuis, depuis donc, que j'ai constaté

qu'on est à 4 %, je voudrais proposer quelque chose qui me tient énormément à cœur! Je voudrais profiter d'aujourd'hui pour qu'on obtienne une case sur le service public, dédiée aux films de femmes, aidée par exemple par Jackie Buet, qui a créé le Festival du film de femmes de Créteil, aidée par une représentante de l'AAFA, de l'ARP qui est notre maison, créer une ligne éditoriale, comme Dominique Besnehard a la case des films des années 1980. On obtient du service public, qui est quand même financé par notre redevance, notre pognon ! On instaure la diffusion de films de femmes qu'on éditorialise, qu'on présente et qui ne peut qu'inciter à vous-nous représenter, créer la curiosité au sein du public et une appétence qu'ils ne peuvent pas avoir car ils sont ignorants de ces films-là. Voilà ce que je propose.

Catherine Piffaretti : Merci beaucoup Charlotte ! Et merci encore à vous tous d'avoir participé à ce plateau !

FIN Plateau 2